

Isabelle Van Driessche

Ascension ou descente ?

Vu depuis l'enfance

Du minéral au végétal

Quand j'étais petite, nous « descendions » au Pafendall pour rendre visite à mes grands-parents. Le chemin tortueux, les ruelles humides et sombres des faubourgs qui n'avaient pas encore été rénovés peuplaient mes angoisses de désorientation. Pourtant, arrivée rue Mohrfels, c'était à chaque fois *Streiselkuch* ou *Wäffelcher* à la chantilly fait maison, jeux dans la cour ou avec les voisines et exploration du potager en terrasses – bref, le paradis.

À l'époque, nous habitons à la gare, une ancienne maison en bande rue de Strasbourg, lorsque cette voie était encore une grande pénétrante urbaine « vibrée » jour et nuit par les camions, donc pas question de jouer dans la rue. La cour était ma plaine de jeux, le dépôt de marchandises de mes parents prenait des allures de forêt mystérieuse avec ses rouleaux de balatum stockés verticalement et les camions de livraison étaient des éléphants fascinants. Alors, en tant que petite fille issue d'un quartier très minéral, je percevais le Pafendall comme une campagne sauvage.

Histoires et coutumes familiales

Il y avait aussi dans les années 1960 les histoires effrayantes que racontait ma grand-mère sur la guerre et son vécu dans les faubourgs, et la fascination de mon grand-père à l'égard de la construction du pont Rouge (pont Grande-Duchesse Charlotte) qui barrait la vallée de sa silhouette au bout de la

rue et devant le Héichhaus, lequel, vu du Bock, engendrait des rêves d'Amérique.

Les footballeurs du Red Black venaient chez mon grand-père chercher leur équipement de sport et les buveurs de *Drëpp* et de *Humpen* s'installaient dès le matin chez ma grand-tante au comptoir du Café des 3 Glands.

D'ailleurs, depuis la rue Mohrfels, par-dessus le mur et l'Alzette, ma grand-mère avait une vue sur le café tenu par sa sœur rue Vauban. À chaque visite, en plus des sucreries, nous avions droit à la cérémonie des jumelles. C'était à une époque où l'usage du téléphone était parcimonieux et considéré comme un luxe. Ainsi, les deux sœurs avaient convenu de se faire signe chaque jour à heure fixe par la fenêtre pour être sûres que « tout allait bien », d'où les jumelles qui nous permettaient de part et d'autre de participer au cérémonial à coups de mouvements de mouchoirs par la fenêtre. C'était bien plus amusant que le téléphone et économisait la salive autant que le déplacement.

Langue(s)

J'ai été élevée dans la langue française, mais je comprenais le luxembourgeois depuis toujours sans savoir le parler vraiment. Ma mère s'adressait en luxembourgeois à ses clients et, surtout, c'était la langue que me parlaient mes grands-parents, trop timides à l'égard de celle de Molière. Quand je tentais de parler luxembourgeois, mon accent français me faisait honte, je ne trouvais pas l'intonation. Pourtant, nous avions des discussions linguistiques sur les nuances potagères locales. En effet, nous mangions des *Päinetsch* dans la vallée et du *Spinat* en ville, des *Wuerzelen* en bas et des *Muerten*

en haut, et ainsi de suite. Et puis quand s'échappait un *Donnerknippchen* !, j'imaginai des pralines explosives.

Communion

Il y avait aussi ma mère qui ne savait pas très bien si elle était fière ou avait honte de révéler des origines aussi basses dans la ville. L'attachement à son quartier était pourtant inversement proportionnel aux blessures d'amour-propre et quolibets de ses petites camarades « saintes-sophiennes » quand il s'agissait à l'école de décliner en début d'année son identité et surtout son lieu de résidence.

L'École européenne que je fréquentais alors ayant omis de m'inscrire aux cours de communion, je suis descendue communier dans les faubourgs, où l'enseignement était donné en luxembourgeois, en allemand et en latin, que je ne comprenais d'ailleurs pas très bien. Comme il a vraiment existé un *hölzernen Herrgott* en chair et en os au Pafendall, cela semblait être le lieu idéal pour concrétiser ma foi. Et puis, quand au même titre que les autres, mon bavardage a été puni d'une pénitence à genoux devant tout le monde, j'ai été adoptée par mes petits camarades du quartier et j'ai pu procéder à l'élévation « spirituelle » requise en cette occasion.

Installation

Installation rue Mohrfels

Lorsque je suis venue m'installer dans la maison de mes grands-parents, à la suite du décès soudain de mon grand-père, les hauts murs de la rue Mohrfels avaient depuis longtemps été abaissés pour offrir aux

habitations lumière et vue sur les jardins d'en face. Le Bénichen avait déjà été reconstruit après l'explosion de gaz de 1976 et un bout de rocher sous les trois tours venait de s'écrouler sur le Neiewee (rue Sosthène Weis) qu'il bloquait. Je goûtais pour la première fois de ma vie au plaisir et à la vague inquiétude d'habiter seule une maison avec jardin. Quel luxe! Enfin, j'avais suffisamment de place pour installer mon bureau dans la maison. Au début des années 1990, je vivais seule, travaillais seule et croyais être seule. Ce n'est jamais tout à fait vrai au Pafendall. Mes voisins directs, qui me connaissaient depuis l'enfance, soutenaient discrètement mon installation par des coups de main et des petites attentions qui me donnaient l'impression d'être en famille, sans que jamais je ne me sente envahie. Beaucoup de personnes ayant connu mes grands-parents me parlaient d'eux et je me sentais de moins en moins étrangère dans mon pays... et le terme « Am Pays » prenait pour moi une nouvelle dimension. Je n'ai d'ailleurs jamais pu enlever de la sonnette le nom de mes grands-parents.

Pour avoir déménagé huit fois, j'avoue que le Pafendall m'a jusqu'à présent offert le meilleur voisinage et la meilleure qualité de vie. La configuration de la rue sans trottoir, étroite, pavée, pourvue d'un muret, invite les voisins à y bavarder, surtout par beau temps. La voiture n'y est pas à son aise, le piéton s'en trouve favorisé. De plus, le centre-ville n'est qu'à 7 minutes à pied moyennant une escalade quelque peu sportive.

La première passerelle

Entre-temps, les aménagements et équipements publics du quartier n'ont pas cessé de s'améliorer. Après les inondations de 1993, une première passerelle piétonne fut construite desservant le nouveau parc et les berges de l'Alzette entre la rue Mohrfels et la rue Vauban. Les anciens locataires du moulin, qui produisaient la Moutarde de Luxembourg, ont pris leur retraite et hélas déménagé pour laisser des locaux, dénommés « Moschterfabrik », encore vides aujourd'hui. L'hospice civil s'est considérablement agrandi et sa centrale de chauffage a été déplacée « au sec ». Dans ce quartier de maraîchers, les potagers de l'hospice près du moulin ont été remplacés par un très luxueux parking réservé au personnel.

L'auberge de jeunesse a été rénovée et a ouvert ses services aux usagers du quartier.

Enracinement

Le café rue Vauban

Après une dizaine d'années d'activités à domicile rue Mohrfels, ne vivant plus seule et des collaborateurs m'assistant quotidiennement, les locaux devinrent beaucoup trop étroits. Nous avons alors acquis le café de ma grand-tante que nous avons transformé pour y installer une partie de nos activités

Pour avoir déménagé huit fois, j'avoue que le Pafendall m'a jusqu'à présent offert le meilleur voisinage et la meilleure qualité de vie.

ainsi qu'un logement. Nouvelle vie partagée entre la rue Mohrfels et la rue Vauban, la cérémonie des jumelles ayant été remplacée par un réseau Internet... bien qu'un coup d'œil de temps en temps par-dessus le parc soit resté dans les habitudes.

Le Café des 3 Glands, que nous avons réaménagé, était déjà tenu dans les années 1920 par mes arrière-grands-parents (Jonas-Groos). À côté de la salle de café, ils géraient également une épicerie que ma grand-tante avait reprise au début de ses activités. À l'occasion, mes arrière-grands-parents organisaient des banquets, soit pour le *Spuerveräin* des clients ou de temps en temps pour des mariages, et faisaient un délicieux *Fierkelsjelli* servi uniquement à la kermesse du Pafendall. Les fins de semaine ou les jours de fête, ils tenaient également le Chalet des 3 Glands en face du Fort Thungen. À l'époque, ce chalet était ouvert à tous vents et ne fonctionnait que par beau temps. À cet effet, toute la famille montait, à travers les bois, à l'aide de brouettes, le matériel nécessaire jusqu'à l'« Onkel Michs Hütte », surnom donné au Chalet (et en franchissant la voie ferrée au garde-barrière).

Aujourd'hui, la rue Vauban est le siège de nombreuses associations et le Sang & Klang, créé il y a plus de 150 ans, reste le pilier identitaire du quartier depuis la construction de sa salle de concerts en 1922. Des professions libérales s'y sont installées et à proximité.

La seconde passerelle

Une seconde passerelle près de l'hospice civil du Pafendall, bien plus confortable pour les vélos et fauteuils roulants, a encore renforcé l'accessibilité du parc et des berges de l'Alzette.

La rue Vauban, dont l'étroitesse des trottoirs ne permet pas l'usage de parapluies trop larges lors du passage des bus, dégage une toute autre ambiance que la rue Mohrfels, plus calme. En effet, ce côté plus ensoleillé a attiré des activités et des équipements ainsi que le trafic de transit des personnes descendant du plateau de Kirchberg. La chaussée asphaltée confirme aux conducteurs motorisés leur priorité sur les piétons relégués aux maigres accotements surélevés, sans parler des cyclistes. Par contre, l'ensoleillement de ces berges orientées ouest a favorisé la culture maraîchère sur cette rive de l'Alzette, jardins aujourd'hui intégrés au parc ou en attente de constructions.

Gentrification, ascension ou descente ?

Le marché

Jusqu'à présent, les personnes qui cherchaient à se rendre à mon domicile se perdaient souvent, surtout celles qui à la lecture d'un plan d'orientation ne soupçonnaient pas le relief. De nombreux touristes grimant vers les Trois Glands pensent arriver au centre-ville et inversement. Cet effet de désorientation a quelque peu protégé le quartier de la convoitise des promoteurs, de même que sa vieille réputation de quartier populaire encaissé dans la vallée laisse encore dans la tête de certains une ombre rédhibitoire. Grand bien leur fasse.

Pourtant, partout en ville, les prix du foncier et les loyers augmentent et, bien sûr, aussi au Pafendall. Pour preuve, les versants abrupts arrachés parfois jusqu'à la côte d'Eich pour ajouter quelques logements de plus avec piscine sur le toit à l'ombre des rochers et maximiser la rentabilité d'un terrain peut-être trop chèrement acquis. Logements pour qui ?

Bientôt, en nous épargnant les exploits sportifs verticaux, le futur ascenseur Pafendall-Parc Pescatore nous élèvera au niveau

de la vieille ville et sur l'autre versant, l'escalator (le *shuttle* funiculaire ?) nous fera arriver sur le plateau de Kirchberg à deux pas de l'Europe qui s'y dresse, pour nous connecter directement au réseau ferré. Mais qui descendra par ce qui nous aura élevé ? L'accès facilité valorise le sol et comme le marché immobilier est ouvert à tous, ce sont les plus nantis qui l'emportent. Et dans son anonyme souveraineté, le « marché » chassera ceux qui, jusqu'à présent, ont contribué à la truculence du Pafendall.

Que signifie dans ce contexte «secteur protégé de la vallée de l'Alzette»? Maintenant qu'enfin depuis quelques décennies, les autorités s'intéressent au Dällchen, qu'il devient de plus en plus salubre et agréable à vivre, qu'on y bénéficie d'un parc le long de l'Alzette où hérons et canards y retrouvent un habitat. Au-delà de la simple salubrité ne risque-t-on pas d'aseptiser sa population, sa faune et sa flore ? Qui a encore accès à des terrains au Pafendall sans y disposer de biens familiaux, de fortune ou avoir droit à l'aide sociale ? Qui va-t-on chasser ou attirer lorsque l'accessibilité sera favorisée et les atouts du quartier mieux connus ? Pour l'instant, la très grande diversité de la population en fait un lieu vivant où toutes les identités se côtoient sans trop de trasseries majeures, les gens continuent à se parler dans la rue, du moins à se saluer ou à se héler. Pour combien de temps encore ?

Bien sûr, mon avis reste subjectif. Comme personne travaillant et habitant à la fois dans le quartier, je bénéficie d'un confort de vie exceptionnel. Comme profession libérale, installée dans l'ancien café de ma grand-tante, je contribue hélas jusqu'à un certain point à cette «gentrification»... bien qu'on y boive toujours du café !

Comme urbaniste enfin, je pense que le plus grand ennemi du quartier et de ses habitants est la spéculation foncière qui, si l'on ne prend pas les mesures adéquates dès le départ (destination ciblée du logement, récupération de la plus-value...), risque aussi bien de détruire le patrimoine architectural et naturel que la mixité sociale lorsque l'accessibilité au site sera encore améliorée par le futur ascenseur et que ses atouts seront mieux connus. Pourtant, à l'ère des vertus de la densification que je suis censée défendre, celle-ci, appliquée sans nuance à des



Le Café des 3 Glands (14, rue Vauban) dans les années 1920 (photographe non connu)

quartiers aux morphologies complexes, peut engendrer de nouvelles nuisances ou insalubrités par un manque d'ensoleillement, de l'humidité, des éboulements, des inondations et de la « mono-socialisation »...

L'équilibre : les pieds sur terre et l'esprit ouvert

Mais le Pafendall a la grande chance de disposer de terrains ainsi que d'équipements publics et d'utilité collective divers. Cette maîtrise foncière par des institutions ouvertes au public constitue l'unique opportunité de conserver un équilibre entre gentrification et mixité sociale, modernisation et protection des sites.

Certains s'imaginent peut-être le quartier comme un ghetto accueillant trop de bénéficiaires de prestations sociales, comme les retraités, les habitants disposant de logements subventionnés, les usagers de l'auberge de jeunesse... Pour ma part, je pense qu'au contraire, leur diversité est un atout et le quartier pourrait encore s'enrichir de quelques logements pour étudiants. Les équipements publics et les espaces verts remplissent bien leur fonction sociale en faisant office à la fois de lieu de rencontre et d'espace de « respiration » à ceux qui vivent un peu à l'étroit.

Aujourd'hui, les enfants ne voient plus le travail des artisans ou de leurs parents, souvent

éloignés du lieu de résidence. Mon grand-père, qui était mécanicien, a souvent réparé, tant pour la famille que pour les voisins, des voitures ou divers objets mécaniques dans son garage, porte ouverte sur la rue, et je l'observais fascinée. Il m'a donné des envies de construction. Il subsiste encore dans le quartier un peu de cette entraide avec échange d'outils ou de services entre voisins.

Le quartier comptait autrefois de nombreux maraîchers, mais la tradition de jardinage disparaît progressivement. Elle est encore maintenue par les plus anciens et par des familles qui savent cultiver la terre et offrent au regard le cycle des légumes, fruits et fleurs selon les saisons. Ces grands potagers ont été remplacés par des places de stationnement ou par le parc, voire par des jardins décoratifs – ou des parterres, fruit de l'incompétence de mauvais jardiniers comme moi. En ces temps de « globalisation » de la nourriture industrialisée, de dépendance des prix du pétrole pour leur transport, pourquoi ne pas valoriser quelques traditions de ce quartier, voire réapprendre à « faire son jardin », à réparer des objets et à cultiver le bien-être ensemble ? Ceci pour garder à la fois cet écrin vert en pleine ville et les traditions de l'économie locale, tout en restant ouvert aux nouveaux venus qui auront compris qu'ici, le paradis est en bas. ♦